

nos villes importantes, où elles ont une vente constante. Quant à la poésie, elle est peut-être moins populaire. Cependant Hugo fait exception, et Lamartine, Musset, Vigny, Baudelaire, Verlaine ont leurs amis.

Il est vrai, il y a parmi nous des imbéciles ou des ignorants qui s'imaginent que la France est la contrée la plus corrompue du globe. Mais ce n'est vraiment pas la faute des écrivains français. La littérature française a toujours été plus franche que la littérature anglaise ; elle ne connaît pas l'hypocrisie qui affaiblit la valeur de la production britannique. L'étude des langues et des littératures ne se fait plus guère dans les sermons et dans les traités de morale. Il faudrait une autorité un peu supérieure à celle de M. Hugues Le Roux pour nous convertir à la lecture de ses propres œuvres, qui sont probablement des plus respectables. Nous ne tenons pas beaucoup à être envahis par le roman que l'on appelle « realistic (1) » ; que l'on arrache cette mauvaise herbe, qu'elle soit française, anglaise ou allemande. Nous savons par quoi la remplacer et les conseils de M. Hugues Le Roux sont tout à fait superflus. Qu'ils s'imaginent, lui et ses associés, que l'Amérique ignore la saine et vraie littérature française, c'est proprement une insulte à notre adresse.

Tel est ce curieux article, dont j'ai seulement un peu abrégé les conclusions. M. Huneker se demande à plusieurs reprises quels sont les livres que M. Le Roux voudrait importer en Amérique. Nous croyons savoir que le premier envoi sera formé des *Romans* de Mæterlinck, du *Théâtre* d'Emile Faguet, des *Poésies* de Jules Claretie et des *Œuvres historiques* de Maurice Donnay. *Le Matin* assure l'opération pour soixante-quatre mille francs.

LUCILE DUBOIS.

### VARIÉTÉS

Berlioz à Munich. — Annonces matrimoniales.

**Berlioz à Munich.** — Pendant dix années — depuis la retraite de Levi jusqu'à l'avènement de Mottl — l'opéra de Munich était en déchéance. Sa réputation se maintenait péniblement, grâce à sa gloire passée et à la création du *Prinz Regententheater*, où l'on réunissait en été quelques grands artistes ; mais l'Opéra n'en ressemblait pas moins, tout le reste de l'année, à un foyer éteint et abandonné, et de rares talents, comme Ternina et Fremstad qui s'y firent applaudir se contentèrent de passer.

Mottl, en moins d'une année, se révéla le magicien et le régénérateur de la vie musicale de Munich, et l'on y parlera un jour, hélas !

(1) Ce mot pourrait à peu près se traduire par photographique. Il ne signifie aucunement : *réaliste* ni *naturaliste*.

de l'ère actuelle comme du « bon vieux temps ». Il y a un coin de Munich toujours assiégé maintenant par une foule plus patiente assurément que ne le seraient des Français, mais non moins enthousiaste ! C'est la caisse de l'Opéra. C'est qu'en vérité il y a des œuvres que nous croyions si bien connaître que nous songions à les oublier, dont Mottl a su nous donner comme une impression première, en nous en révélant toute la portée. Ainsi de la fièvre, de la fougue, du génie renfermé et comme étouffé encore qu'il y a dans *Rienzi* ! quelle leçon poignante il a su nous en faire ! Rien d'étonnant que Wagner lui-même, si altier et si juste à marquer les distances, ait admiré hautement les facultés extraordinaires de Mottl, tout jeune alors. Cette appréciation favorable s'affirme aujourd'hui dans une lettre de Wagner, qu'Angelo Neumann vient de publier dans ses Mémoires.

Mais si Wagner s'entend mieux que jamais à Munich, il n'y a pas que lui ! Le génie musical auquel Mottl a voué une piété toute spéciale, et des efforts uniques, c'est Berlioz. Après une audition inoubliable de *Roméo et Juliette* dans un concert du printemps dernier, le public munichois, jusque-là réfractaire à Berlioz, s'est avoué vaincu. Enfin *Les Troyens* ont suscité ici une véritable émotion. Le grand Levi, un peu mollement, un peu par acquit de conscience, les avait montés il y a douze ans. Mais interprétés sans amour, ni l'orchestre, ni les chanteurs n'avaient su imposer cette œuvre sublime. Si elle ne fut pas comprise, il y a eu de la faute de Levi. Mottl fut cet autre Ulysse qui sut faire prendre d'assaut, non par des Grecs, mais des « Troyens » cette fois, le cœur même d'une ville. Il est vrai que le chef d'orchestre s'est trouvé singulièrement secondé par la Didon de M<sup>lle</sup> Fassbender, qui a été extrêmement remarquable. Si la voix de Ternina, la Didon d'il y a douze ans, fut plus belle, son tempérament artistique faillit, où celui de Fassbender a été sans rival. Cette femme, originaire de Bohême, élève de Mottl à Carlsruhe, est engagée à Munich depuis peu. Sa voix au timbre séduisant, avec son merveilleux médium, est cependant discutable. Ce qui n'est pas discutable, c'est qu'elle est géniale ; qu'il ne s'est jamais vu dans la passion une pareille frénésie, unie à une pareille grandeur. En vérité, la vie journalière, ce soir-là, semblait suspendue. On eût pu se croire aux jours d'Eschyle ou de Sophocle, et le public lui-même, profondément saisi, semblait transformé en un public grec. On ne rêve plus maintenant que de la prochaine représentation des *Troyens*, qui aura lieu en janvier. Mais je rêve, moi, que les Français aient leur part de la fête. Et Berlioz étant le plus grand génie musical de leur nation, je rêve que *les Troyens* soient donnés au *Prinz Regententheater* en été avec les opéras de Wagner, et que les Français tout spécialement y soient conviés. Mais je ne rêve rien du tout ! Mon idée, énoncée partout dès le lendemain du spectacle — car il n'est rien de moins

Amérique que la sympathie que les Munichois portent aux Français — mon idée est déjà un projet.

ANNETTE KOLB.

§

**Annonces matrimoniales.** — Une lecture que je vous recommande est celle des annonces de mariage dont un grand journal s'est fait une spécialité. Naguère on demandait aux gazettes des opinions politiques, puis des informations et des nouvelles. Maintenant on y cherche mari ou femme. Et si vous ne vous doutiez pas de la fièvre qu'apportent ces annonces, — observez, chaque matin, les passants dans la rue, dans les omnibus : vous les verrez déplier anxieusement la feuille en question, se ruer sur la sixième page... Pour soixante-quinze centimes la ligne, avez-vous songé que la fortune, l'amour et le bonheur sont là ?

Et j'ai fait comme tout le monde, et me suis ruée sur les Annonces. D'abord c'est une étude, il faut être au courant des abréviations : c'est comme l'épigraphie ; faute d'être initié, vous risquez d'interpréter tout de travers. Ainsi, quand vous voyez : *dame Vg.* — N'allez pas vous figurer : « dame vierge. » C'est *dame viager*, ce qui est beaucoup plus intéressant. — *Jeune femme div.* Moi je traduisais : « Jeune femme divine. » Réflexion faite, c'était *divorcée*. Avec un peu d'habitude, cela va tout seul, et vous comprenez sans la moindre difficulté que *Monsieur b. s. t. r. t. s. t. d.* signifie : *Monsieur bien sous tous rapports très sérieux et très distingué*.

Une fois au courant, il ne me restait plus qu'à rédiger la mienne dans les termes les plus alléchants possibles. — Ce que je fis : *Dame b. s. t. r. ép. Monsieur b. s. t. r. g. c. et g. f. t. s.*

Pour les profanes : « Dame bien sous tous rapports, épouserait Monsieur bien sous tous rapports, grand cœur et grande fortune, très sérieux. » Car il faut, en la circonstance, dédaigner toute fausse modestie, et se résoudre à dévoiler ses mérites — avec abréviations.

Et en attendant les réponses qui ne vont pas manquer d'affluer à des propositions si séduisantes et si originales, j'ai cherché dans les annonces du jour si je ne trouverais pas déjà, comme on dit, chaussure à mon pied.

Jeune homme blond, caractère et goûts très élevés, âme d'élite, épouserait demoiselle avec dot *très sérieuse et très gaie*.

Au premier abord, ceci peut paraître contradictoire. Mais en y réfléchissant : *très sérieuse* concerne la dot — *très gaie*, la demoiselle quand il est l'heure de rire. De sorte que ce jeune homme blond, en outre de son caractère élevé, nous apparaît très sagace et très avisé.

Industriel, grand, distingué, désire mariage ecclésiastique ou notaire.